

À Jean-Jacques Simard

Tu as parlé de l'universalisation progressive de l'Homme (en d'autres termes de l'humanité) à la grandeur de la planète. Il a fallu beaucoup torturer pour en arriver là. Ceux qui ont subi la « souffrance rédemptrice », est-ce ou n'est-ce pas au premier chef les Juifs? La question n'a pas vraiment de sens. Il est vrai néanmoins que les Juifs ont marqué une étape effroyable du procès de l'homme; ils pèsent sur notre conscience. Tu en as glissé un mot bref; j'aimerais dans cet essai ajouter le mien. Qu'a-t-on à vouloir jongler avec la nature de la société moderne, si personne ne prend la peine de se rappeler l'exigence qui la fonde : une certaine idée de la commune humanité.

JE SUIS HOMME TANT QUE JE SUIS

Sur l'espèce humaine (1947) de Robert Antelme

Jean-Phillipe WARREN

Publié dans *Aspects sociologiques*, vol 4, no 1-2, mai 1996, pp. 58-61.

Ici
Ne repose pas,

Ici ou là, jamais
Ne reposera

Ce qui reste,
Ce qui restera
De ces corps-là.

- Guillevic « Charnier »

Lorsque le corps se décharne, se dessèche, se vide à n'y plus reconnaître la vie, parce que le croque-mort a déjà fait son œuvre, que les yeux tremblent encore, nous savons l'homme à n'être plus sûr de le reconnaî-

tre. Le fascisme a dépassé le mensonge de l'homme, il est au grand jour un mensonge sur l'homme. Lorsque le prisonnier concentrationnaire n'est plus rien, il est encore un homme, il l'est surtout et avant tout. À trop vouloir nier l'homme, c'est la bête qu'on finit par tuer. Reste un homme par-dessus tous les hommes, incorruptible, immarcescible, unique,

divin, plein d'une vie qui résume toute une vie et les appelle, les interpelle toutes. « Si le chrétien se comporte comme si de s'acharner à vivre était une tâche sainte, c'est que la créature n'a jamais été aussi près de se considérer elle-même comme une valeur sacrée. Elle peut s'acharner à refuser la mort, se préférer de façon éclatante : la mort est devenue mal absolu, a cessé d'être le débouché possible vers Dieu. » (45) Pour les prisonniers concentrationnaires, vivre résume désormais tout le sacré. Ils élèvent au sacré l'existence en elle-même, pour elle-même, essentielle, absurde et pourtant à jamais incommensurable. Ils ne se révoltent pas. Ou plutôt leurs conditions constituent déjà une protestation, une philippique, la pire des revendications contre l'injustice et l'horreur. Ils rayonnent, ils ont vaincu la mort, la honte, le désespoir, parce que, par-delà la mort, la honte et le désespoir, ils s'acharnent, contre tout, contre tous, à vouloir vivre encore. Ils n'ont plus besoin de Dieu pour être des hommes. Devant les nazis, dans la conscience, ils le sont effrontément. Rien ne consacre plus l'homme que de manger des épiluchures, si rien n'absout l'homme de lui en faire manger.

Il n'y a plus rien à vivre, au fond l'existence ne recèle plus rien, il n'y a plus que cela : la déchéance d'un homme qui brocarde sa pudeur et son orgueil, qui chine sa vie dans les ordures, qui empeste, qui tousse, qui râle, et qui s'acharne, et qui espère, et qui attend on ne sait quoi. Il n'y a plus que la vie à vide, à vif, sans rien d'autre, irréaliste, avec seulement le temps pour la dire et la valoir. Le temps que le temps passe. Le temps que le temps dure. Tic, tac. Le temps métronomique. Le passé seul est sûr, la vie s'y mesure. Il n'y a plus qu'un but : ne pas mourir. Vivre, c'est peut-être

déjà trop. Ne pas mourir aujourd'hui, et l'on verra demain. Les os ont engagé une âme qui s'accroche désespérément aux barreaux.

Nul n'éprouve de douleur. La douleur n'est plus possible, il n'y a pas de douleur, de quelle douleur parle-t-on? La faim concentrationnaire, ce n'est pas la douleur, c'est une agonie, une obsession. Comment nommer la douleur, la vraie, le charnier, la fumée des crématoires, la folie fasciste, quand la folie est orchestrée, froide, logique, implacable, consciente, voulue, quand la folie demande le rire et que personne ne peut rire ni pleurer. Pleurer, gémir, mais ce serait consacrer le pire! Que ce monde est un monde possible, réel, effectif, que ce monde suffit à l'homme; ce serait tomber dans l'angoisse de l'indicible, de l'inimaginable. Rire, ce serait s'échapper, se libérer un instant, déréaliser enfin l'abomination, mais aussi, du fait même, émanciper le bourreau, lui donner le champ libre, ne pas le croire et le croire en vain. On ne peut rire de l'horreur concentrationnaire qu'à s'oublier soi-même : l'épouvante, l'odieux, l'effroyable, la peur n'existe plus, reste intouchée et d'autant plus obscène la torture. Comment rire de l'haïssable? « Ainsi, à ce que l'on pouvait considérer comme la folie des coups, une autre folie aurait pu répondre : le rire. Mais personne n'était fou. Leur fureur était leur lucidité; notre horreur, notre stupeur étaient nôtres. » (151) La mort non plus ne solutionne rien, puisque la vie, et son regard, demeurent seuls devant la ténèbre à la pouvoir dire et l'accuser. Ainsi, le prisonnier concentrationnaire ne peut ni rire ni pleurer, ni même mourir, il peut seulement, sans réponse possible, se demander pourquoi. Ni le rire ni les pleurs ne constituent pour lui une réponse, il ne

peut à jamais qu'interroger. « Il ne faut pas comprendre, ce n'est pas la peine, c'est le jeu, sans fin, sans raison, sans raison pour que ça finisse. » (41) Est-il besoin de le dire, revenu depuis longtemps des camps, le prisonnier s'interroge encore.

Le nazi se détourne de l'homme. Mais le scandale arrive par l'homme. Le nazi rend l'homme à lui-même, il le découvre au point qu'il n'est dorénavant plus possible de le méconnaître. Autour de l'homme, au simple son de la souffrance humaine, mais d'une souffrance cette fois ineffable, tombent les murs de Jéricho. Lorsque le corps esthétique, bleui, mangé par les vers, les poux et la faim, le regard s'étend jusqu'aux étoiles pour humblement s'y ajouter. L'homme ne vit plus, il survit seulement. Néanmoins, il parle encore. Il témoigne de lui-même. « [...] il n'y a pas d'ambiguïté, nous restons des hommes, nous ne finissons qu'en hommes. [...] C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les SS seront en définitive impuissants devant nous. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en cause l'unité de cette espèce qu'ils seront finalement écrasés. » (229) Pour le prisonnier, il n'existe de race que la race humaine, d'espèce que l'espèce humaine. « Comprenez bien ceci : vous avez fait en sorte que la raison se transforme en conscience. Vous avez refait l'unité de l'homme. Vous avez fabriqué la conscience irréductible. » (95) Lorsque l'on fait l'expérience-limite de l'homme, cela devient vite la seule assurance, la seule vérité, le seul absolu.

Que faire que tâcher de survivre? Un jour de plus dans le néant. Lutter obstinément, farouchement. Survivre, non pas devant la mort, mais à travers

elle et le monstrueux, sans personne, seul. Dans un camp de concentration, la solidarité même apparaît affaire individuelle. Si je survis pour moi, je survis pour tous. Je suis un témoin. Pourquoi s'obstiner, continuer, s'acharner ainsi, pourquoi simplement ne pas refuser les épiluchures, le froid, les poux, la dépravation humaine, sinon pour témoigner un jour, par les souvenirs de l'âme et du corps, pour crier le jour où tout le monde criera. Sinon pour revendiquer, envers et contre tous, le simple fait, presque anodin, presque naïf, d'être homme. Il faut demeurer jusqu'au bout un homme, c'est-à-dire forcené, absurde, « aporique », un homme pour tous les hommes, serait-il sans eux, abandonné, crevé de faim, squelettique, oublié, déféquant comme dernier signe d'être vivant. Mais vivant.

Pour le nazi, les prisonniers sont insalubres, animaux, hagards. Pestiférés. « On est la peste du SS. On n'approche pas de lui, on ne pose pas les yeux sur lui. » (27) Ils ne montrent plus rien d'humain. L'homme ne mange pas les épiluchures. L'homme n'est pas sucé par les poux, la faim, il ne chie pas dans son caleçon, il ne saurait être ce déchet. Cette immondice. « On ne peut pas recevoir des coups et avoir raison, être sale, bouffer des épiluchures et avoir raison. » (193) Les prisonniers sont le nombre, les sans-noms, la masse indistincte et anonyme. Ils n'ont plus rien de personne ni d'eux-mêmes. Ils sont la quintessence du mal. Plus encore ils ne sont rien. De la merde.

« Il y en a dans la chemise, dans le caleçon [des poux]. On écrase, on écrase. Les ongles des pouces sont rouges de sang. Le long des coutures dorment des grappes de lentes, il y en a encore, encore, c'est gras, immonde. Il y a

du sang sur ma chemise, sur ma poitrine rouge de piqûres écorchées. Des croûtes commencent à se former, je les arrache et elles saignent. Je n'en peux plus, je vais crier. Je suis de la merde. C'est vrai, je suis de la merde. » (120)

Un néant.

« Cela était arrivé pendant la vie de K. C'était en K. vivant que je n'avais trouvé personne. Parce que je ne retrouvais plus celui que je connaissais, parce qu'il ne me reconnaissait pas, j'avais douté de moi un instant. Et c'était pour m'assurer que j'étais bien encore moi que j'avais regardé les autres, comme pour reprendre respiration. »

« Comme les figures stables des autres m'avaient rassuré, la mort, le mort K. allait rassurer, refaire l'unité de cet homme. Cependant ceci resterait, qu'entre celui que j'avais connu et le mort K. que nous connaîtrions tous, il y avait eu ce néant. » (180)

Avec sans froid, l'horreur concentrationnaire se déploie, se radicalise et s'élève. Le prisonnier n'est pas mort, pire il ne peut pas mourir. Personne ne peut répondre à la question ultime : mais comment vais-je faire pour mourir ? Entre la merde et le néant, la mort n'a pas sa place. Le mythe se perd dans le quotidien, l'horreur se dissout dans la solitude. « Ça ne fait pas de bruit, rien ne s'arrête. Il meurt, c'est l'appel, il meurt, c'est la soupe, il meurt, on reçoit des coups, il meurt seul. » (100) S'il y a un mythe lazaréen¹, ce ne peut être que pour nous, rétrospectivement. Et pourtant, paradoxalement, voilà à quoi le nazisme a réduit la substantifique moelle du romanichel, du juif, du communiste, de l'objecteur de conscience : à l'homme.

Car ce coup de sifflet du train, à la gare, il vaut pour tous. Il signale pour tous : « c'est le même signal pour les SS et pour nous » (29). Ils sont, SS et prisonniers, commandés par le sifflet; ils sont tous prisonniers du sifflet. Le nazi cherche à nier les prisonniers, et ce sont les prisonniers qui le nient de leur présence obstinée. « Sans cesse nié, on est encore là. » (57) Le nazi n'existe pas sans eux, les prisonniers persistent en dépit du nazi. Qu'on leur donne du pain, qu'on leur serre la main, et tout l'empire fasciste s'écroule, le prisonnier s'évade. Car il ne tient pas au barbelé que le prisonnier soit homme ou non. Des passants offrent du pain et « C'est comme si je les regardais de l'extérieur du barbelé. » (56) « Ce n'est pas du pain de l'usine Buchwald, du pain = travail = schlague = sommeil; c'est du pain humain. » (56) « Et on guettera, on flairera l'Allemand clandestin, celui qui pense que nous sommes des hommes. » (57) Un Allemand vient serrer la main à un prisonnier et voilà l'Allemand et tous les prisonniers devenus des complices. « Les aboiements de milliers de SS ne pouvaient rien, ni tout l'appareil des fours, des chiens, des barbelés, ni la famine, ni les poux, contre ce serrement de mains. » (80) Un seul homme en libère des millions. Le moindre refus est un veto complet du fascisme. De même, le moindre meurtre, la moindre torture est une accusation complète contre le fascisme. C'est parce qu'on l'a fait à un qu'on l'a fait à tous et qu'on ne peut plus le faire à personne. Le SS est sa propre victime, sa propre défaite, son propre SS. Sa propre mort. Celui qui déchoit, déchoit l'humanité. L'homme ne tient que par les hommes. L'homme ne tient qu'à l'homme. Vouloir dévoyer l'homme, vouloir le rabattre, vouloir lui faire manger des biscuits pour chien et des épiluchures,

c'est le rendre à lui-même comme à sa plus précieuse demeure et à sa plus irréductible certitude. Les SS ont droit de vie et de mort. « Ils ne peuvent pas [...] enrayer l'histoire qui doit faire plus fécondes ces cendres sèches que le gras squelette du lagerführer. » (80) N'est-ce pas Guillevic qui écrivait, en mémoire à Gabriel Péri :

Il ne faut pas mentir,
Rien n'est si mort qu'un mort.

- Mais c'est vrai que des morts
Font sur terre un silence
Plus fort que le sommeil

Comment expliquer « Nuit et Brouillard »? Comment croire à la prose si brute, intenable, irrecevable de Jean Cayrol? Comment croire au romanesque lazaréen de Robert Antelme? « On tremblera toujours de n'être que des tuyaux à soupe, quelque chose qu'on rempli d'eau et qui pisse beaucoup. » (101) La fraternité ne se prononce pas en vain; ce mot espère sur tous les autres. La fraternité situe le pays de l'homme, le pays que l'homme a tour à tour abandonné, habité, déserté à nouveau pour y revenir enfin. Le pays où se recueille celui qui pour l'homme a tremblé. Car il ne suffit pas de se remémorer. Non, nous devons désormais trembler pour l'homme afin de trembler pour nous-mêmes. En effet, l'homme désormais nous dépasse. Nous sommes aujourd'hui, radicalement, toute l'humanité; nous n'en sommes pas des surgeons, mais l'essence et la clef; l'individu est en même temps l'humanité. Le voudrait-il, il ne peut revenir en arrière de l'horreur concentrationnaire, de ce que Maurice Blanchot appelait si justement l'expérience-limite. La vie s'est dressée de toute sa hauteur devant le mal et la mort.

« Eh bien, ici, la bête est luxueuse, l'arbre est divinité et nous ne pouvons devenir ni la bête ni l'arbre. Nous ne pouvons pas et les SS ne peuvent pas nous y faire aboutir. Et c'est au moment où le masque a emprunté la figure la plus hideuse, au moment où il va devenir notre figure, qu'il tombe. Et si nous pensons alors cette chose qui, d'ici, est certainement la chose la plus considérable que l'on puisse penser : “Les SS ne sont que des hommes comme nous”; si, entre les SS et nous — c'est-à-dire dans le moment où la limite de l'asservissement des uns et la limite de la puissance des autres semble devoir se figer dans un rapport surnaturel — nous ne pouvons apercevoir aucune différence substantielle en face de la nature et en face de la mort, nous sommes obligés de dire qu'il n'y a qu'une espèce humaine. Que tout ce qui masque cette unité dans le monde, toute ce qui place les êtres dans la situation d'exploités, d'asservis et impliquerait par la même, l'existence de variétés d'espèces, est faux et fou; et que nous en tenons ici la preuve, et la plus irréfutable preuve, puisque la pire victime ne peut faire autrement que de constater que, dans son pire exercice, la puissance du bourreau ne peut être autre chose qu'une de celle de l'homme : la puissance de meurtre. Il peut tuer un homme, mais il ne peut pas le changer en autre chose. » (229-230)

L'homme est la nature de l'homme, quand même connaîtrait-il d'autres métiers.

Jean-Phillipe WARREN
Deuxième cycle,
Sociologie, Université Laval

¹ Jean Cayrol, « Pour un romanesque lazaréen ».